

peindre tout ce que j'ai souffert pendant cette longue nuit; quelques légers assoupissements à chaque instant interrompus, un réveil fatigant, cet état incertain, et de plus, cent objets terribles semblaient m'entourer; mais il y avait encore une grande différence entre la vision que je vous ai décrite et celle qui s'ensuivit, et qui ne fut produite que par ma propre imagination et l'agitation de mes nerfs.

« Le jour parut enfin, et je quittai mon lit, malade et humilié; j'avais honte de moi-même comme homme et comme soldat, et surtout d'éprouver ce grand désir de m'échapper de ma chambre, ce qui fut plus fort que tout le reste. Ainsi m'habillant à la hâte et sans soin, je sortis du château avec toute la vitesse possible, espérant trouver dans l'air du secours contre ces attaques de nerfs provenues, sans aucun doute, de l'affreuse vision d'un autre monde, car je ne puis croire autre chose. Votre Seigneurie connaît maintenant la cause de mon malaise et le motif qui me fait vivement désirer de quitter son toit hospitalier. Nous nous reverrons, je l'espère, en d'autres lieux. Dieu me garde de passer ici une seconde nuit! »

Quelque étrange que parût cette histoire que le général raconta avec un tel air de vérité qu'il arrêta tous les commentaires qu'on eût pu faire en pareil cas, lord Woodville ne lui demanda pas même s'il était convaincu qu'il n'avait pas rêvé ce qu'il disait avoir vu. Il trouva même impossible qu'il fût trompé par des idées fantastiques ou une déception d'optique; au contraire, il parut convaincu de la vérité de tout ce qu'il venait d'entendre; et, après avoir gardé le silence quelque temps, il témoigna les plus vifs regrets que son ami eût éprouvé et souffert chez lui autant de désagréments.

« Je suis d'autant plus fâché de ce que vous avez souffert cette nuit, mon cher Browne, que c'est un malheureux essai que j'ai voulu faire. Il faut que vous sachiez que, depuis la mort de mon grand-père et de mon père, la chambre avait été fermée d'après tous les bruits qui couraient qu'il s'y passait quelque chose d'ex-

traordinaire. Je pris possession de ce château il y a quelques semaines, et ne trouvant pas assez de chambres pour mes amis, je ne voulus pas permettre aux habitants de l'autre monde d'occuper celle qui était la plus commode. Je fis donc ouvrir cette *chambre tapissée*, comme on l'appelle, et, sans apporter aucun changement à son air d'antiquité, je fis placer quelques meubles un peu plus modernes; mais comme le bruit courait parmi les domestiques et dans le voisinage qu'il y avait des revenants dans cette pièce, je craignais que ce préjugé n'empêchât qui que ce fût de consentir à y passer la nuit, et que cela, en confirmant mieux encore tous les bruits qui couraient, me permit pas de faire habiter cette pièce. Il faut que je vous avoue, mon cher ami, que votre arrivée hier, agréable sous tous les rapports, me semblait une bonne occasion pour détruire les bruits fâcheux que l'on avait pu faire courir, votre courage n'étant pas douteux, et votre esprit étant exempt de toute faiblesse sur ce sujet. Je ne pouvais choisir quelqu'un qui convînt mieux pour l'essai que je désirais faire.

— En vérité, « répliqua le général un peu vivement, » je vous suis infiniment obligé, milord; il est probable que je me rappellerai longtemps les conséquences de l'épreuve, puisque Votre Seigneurie veut bien l'appeler ainsi, pour laquelle vous avez attendu mon arrivée.

— Vous êtes injuste, mon cher ami; réfléchissez un instant, et vous serez convaincu que je ne pouvais pas prévoir la possibilité du désagrément que vous venez d'éprouver. Hier encore je ne pouvais croire aux revenants, et je suis bien persuadé que si je vous avais averti de tout ce qu'on disait de cette chambre, vous l'auriez choisie pour y coucher. C'est un malheur, peut-être une erreur de ma part, mais assurément vous ne pouvez pas croire que ce soit ma faute que vous ayez si étrangement tourmenté.

— Etrangement est le mot, « répondit le général en recouvrant sa bonne humeur; » et j'avoue que je n'ai aucun droit d'être offensé contre Votre Seigneurie, en me croyant un

homme ferme et courageux, comme je me plaisais aussi à me croire tel. Mais je vois mes chevaux qui arrivent, et je ne veux plus vous retenir, milord.

— Mon cher ami, puisque vous ne voulez pas rester avec nous un jour de plus, et que je n'ose plus vous y engager, donnez-moi au moins une demi-heure. Vous aimez les tableaux, j'en ai quelques-uns dans ma galerie, de Van Dick, et des portraits de mes ancêtres, peut-être aussi de lui; je crois que vous les trouverez bons.

Le général accepta l'invitation, quoiqu'un peu malgré lui; il était évident qu'il ne devait respirer librement que hors du château. Cependant il ne pouvait refuser son ami, surtout voulant le dédommager de la mauvaise humeur qu'il lui avait déjà montrée.

Le général suivit donc lord Woodville à travers plusieurs chambres, dans une longue galerie remplie de portraits que son hôte lui montra du doigt en les désignant par leurs noms et donnant quelques détails sur les individus qu'ils représentaient. Le général prêta peu d'attention à ces détails, qui étaient les mêmes de ceux qu'on trouve dans toutes les familles: ici un cavalier qui avait perdu son patrimoine en défendant la cause de son roi; là une belle dame qui l'avait fait rétablir dans ses droits, en donnant sa main à quelque homme puissant; là encore pendait un galant chevalier qui avait couru risque de perdre sa tête en correspondant avec la famille exilée à Saint-Germain; ici un autre qui avait pris les armes pour Guillaume à la révolution; et enfin un troisième qui avait été dans les deux partis, les whigs et les torys.

Pendant que lord Woodville accablait son ami de ces détails, et qu'ils gagnaient le milieu de la galerie, il vit le général tressaillir avec l'air de la plus grande surprise mêlée même d'effroi, lorsque ses yeux furent arrêtés et fixés sur le portrait d'une vieille dame dans un sac, habillée comme nous l'avons dit plus haut, à la mode des derniers temps du XVII^e siècle.

« La voilà! » s'écria-t-il; voilà sa